

## EXPOSER/S'EXPOSER

Jean-Marc SIMÉONIN

---

Il y a peut-être un manque de pudeur dans le fait « d'exposer » des estampes et des émaux qui sont des fictions pas vraiment « esthétiques ».

Obligatoirement, ces représentations bizarres reflètent « l'intime », mais pas « le privé ». L'intime est en tout un chacun et peut être, à ce titre, perçu par tout le monde, alors que le privé n'est pas intéressant, il ne concerne qu'un destin personnel.

Bien entendu, l'intime met en scène des phantasmes» divers et variés (en espagnol, on dit « *fantasia* », ce qui me semble plus adéquat).

Quelqu'un m'a dit : « En fait, tu ne représentes que des histoires de cul ». C'est sans doute pour ça que j'ai gravé « *Volian mas la coa* » (Ils ne voulaient que la queue), qui est une « histoire de queue ». Mais peut-on réduire cette B.D. seulement à ça ?

L'histoire : ces personnages sont des chasseurs mais, comme ils sont « non voyants », ils pensent qu'en coupant la queue de leur gibier (pleine d'yeux), ils vivront une certaine plénitude (illusoire). Qui n'a pas été fasciné par les plumes de paon qu'on mettait dans les bouquets quand j'étais enfant... ? Quand j'ébauchais cette gravure, j'avais en tête deux livres sur lesquels je devais travailler : *Terra nostra* de C. Fuentes, dont un thème récurrent était Maribarbola, la naine difforme des *Ménines* de Velasquez. Admirer ce tableau n'a rien d'original : pour moi aussi, Vélasquez est le premier des peintres. Je travaillais en même temps sur *Los perros del paraíso* d'A. Posse : il évoquait une copulation fictive entre les rois catholiques qui, petit à petit, noyait le monde dans le sang. Cette vision du pouvoir est hélas si contemporaine que je pensais à *Macbeto* de Verdi (« *Chi pote va in quel vegliardo tanto sangue immaginar ?* », chante lady Macbeth quand elle devient folle), et à la vision que Banco a des sorcières mi-hommes, mi-femmes (« *dirvi donne vorrei, ma lo mi vieta quella sordida barba* »). D'où l'idée de remplacer les « ménines » par des « ménins » qui ne comprennent pas que si la prédation peut apporter quelque plaisir, elle ne donne pas la joie.

À partir de là, j'ai commencé l'émail parce qu'il est plus que limousin, il est limougeaud, comme moi (...); j'ai vécu 66 ans dans cette ville, elle est forcément en moi.

Le problème était alors technique. Comment, dans les quelques années qui me restent, avoir la virtuosité incroyable que les émailleurs mettent des dizaines d'années à acquérir ? C'est impossible. Donc, comme pour la gravure, j'ai décidé, par force, d'en rester à des méthodes assez rudimentaires qui me suffissent pour ce que je veux faire. La virtuosité m'est interdite et n'est peut-être pas souhaitable parce qu'elle peut conduire parfois à un certain vide.

J'assume donc ma maladresse malgré les patients conseils d'un émailleur M.O.F., qui veut rester anonyme mais que je ne remercierai jamais assez, et de Jean-Claude Caffin, graveur magnifique, qui m'a « montré » l'eau-forte.

La gravure et l'émail peint sont, à Limoges, indissociables. Les émailleurs que l'on veut, pour cela, souvent réduire à des « artisans copieurs » sont, en fait, de grands artistes interprètes. Il ne viendrait à l'idée de personne de dire, par exemple, que Placido Domingo ou la Callas, qui interprètent des partitions, ne sont pas des « artistes ».

L'émail est aussi cette « pauvreté » des Limousins qui donne l'apparence de la richesse (le métal brillant n'est pas de l'or et il y a une « âme de bois » sous le métal). Et l'explosion obligatoire de la couleur, alors que mes limites étaient le trait, explique entre autres choses la profusion des bas-résille et des pantoufles à carreaux dans mes dessins, pour donner du volume « graphiquement » aux mollets et aux pieds, et parce que l'opposition « escarpins/charentaises me semble amusante... Comme diraient les vieux Limousins : « *Eu nos amusa bem totas 'quelas istoiras* ». « Amuser », c'est sans doute, s'il y en a un, l'intérêt de cette exposition !



Jean-Marc Siméonin, *Sent Bicanard*, émail.